

Le musée d'ethnologie aujourd'hui ou la fin de la maison du pauvre

MAZÉ, CAMILLE, FRÉDÉRIC POULARD et CHRISTELLE VENTURA [dir.]. *Les Musées d'ethnologie, culture, politique et changement institutionnel*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, « Orientations et méthodes » 24, 2013, 295 p. ISBN 978-2-7355-0789-4

Philippe Dubé

Volume 11, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018527ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018527ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Dubé, P. (2013). Le musée d'ethnologie aujourd'hui ou la fin de la maison du pauvre / MAZÉ, CAMILLE, FRÉDÉRIC POULARD et CHRISTELLE VENTURA [dir.]. *Les Musées d'ethnologie, culture, politique et changement institutionnel*. Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, « Orientations et méthodes » 24, 2013, 295 p. ISBN 978-2-7355-0789-4. *Rabaska*, 11, 171–175. <https://doi.org/10.7202/1018527ar>

Le musée d'ethnologie aujourd'hui ou la fin de la maison du pauvre

PHILIPPE DUBÉ

Université Laval

MAZÉ, CAMILLE, FRÉDÉRIC POULARD et CHRISTELLE VENTURA [dir.].
Les Musées d'ethnologie, culture, politique et changement institutionnel.
Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques,
« Orientations et méthodes » 24, 2013, 295 p. ISBN 978-2-7355-0789-4.

Voici un livre que l'on attendait depuis un petit moment, une étude qui allait enfin faire un bilan sur la situation des musées d'ethnologie, musées en crise s'il fallait le rappeler. L'ouvrage collectif réunit en effet onze auteurs qui se partagent équitablement les trois parties du volume. Une introduction des trois directeurs de publication lance le débat alors que les blocs thématiques se déclinent en triade dans l'ordre suivant : des musées pour penser l'altérité, des musées pour représenter la France, et des musées au service et à l'épreuve des territoires. On doit d'abord préciser que cette étude est française en ce sens que les articles réunis traitent exclusivement des enjeux des musées d'ethnologie en France. Elle puise son origine dans une journée d'étude initiée par Frédéric Poulard et organisée à Lille I par le CLERSÉ [<http://clerse.univ-lille1.fr/>].

La notion de crise est ici au cœur des débats soulevés par la majorité des contributions : « comment ces musées s'adaptent-ils, ou non, à leur environnement et à ses différentes composantes, politiques, professionnelles, sociales, économiques et culturelles ? » (p. 11). D'abord, l'analyse institutionnelle occupe une place importante pour expliquer le déclin du musée d'ethnologie tel que conçu au cours du xx^e siècle. Les changements épistémologiques viennent aussi expliquer les bouleversements paradigmatiques parce que les objets d'étude et les faits de culture ne sont plus les mêmes tout simplement. De manière un peu plus sous-entendue, il est question de l'identité et de ses nombreuses reconstructions ou recompositions possibles qui viennent tarauder le musée d'ethnologie dont il a fait sa spécialité, sinon sa raison d'être.

Avec la postmodernité, nous sommes, selon toute vraisemblance, entrés dans une phase où la célébration de l'identité locale semble de plus en plus avoir laissé place à une « autre » histoire, celle plus globale – voire globalisante – des destins d'aujourd'hui, si l'on pense à la mondialisation, à l'environnement et au désenchantement politique. Une nouvelle demande sociétale oblige le musée d'ethnologie à se raviser, à s'amender, revoir en profondeur son offre culturelle par le prisme de nouvelles formes muséographiques. On ne peut pas non plus ignorer une certaine forme de politisation du musée devenant par là l'outil du pouvoir en place qui lui fait dire ce qu'il veut bien entendre (par exemple, la transformation récente du Musée canadien des civilisations en Musée canadien de l'histoire : <http://www.civilisations.ca/a-propos-du-musee/musee-de-lhistoire-du-canada/>). Le devenir des musées d'ethnologie est ici posé en termes clairs. Ils sont d'abord tous condamnés à s'actualiser, se mettre à jour, question d'être en phase avec les nouvelles réalités de nos sociétés. Ensuite ils doivent se trouver une niche singulière, une spécialité qui viendrait leur donner une légitimité plus actuelle et un nouveau pouvoir d'attraction.

En première partie de l'ouvrage, du côté du musée de l'Autre, il y a de bonnes raisons de croire au musée comme un sismographe¹ des courants de pensée et des valeurs en cours dans la société. Le Musée du quai Branly en offre un bon exemple alors qu'il porte un tout autre regard sur les civilisations non européennes et non occidentales et semble, par son architecture même, vouloir entrer en dialogue avec elles. Pour ce faire, les objets sont ici transformés en œuvres d'art. On y opère de fait un détournement de sens pour établir un nouveau rapport, une manière nouvelle de refaire le contact, sinon de le restaurer. Le parti-pris esthétique du Musée du quai Branly ne vient-il pas pour autant occulter le colonialisme, l'esclavage et le racisme ? Cette face cachée devient alors celle que l'on ne veut plus voir, celle qui empêche toute forme de dialogue possible ; d'où la nécessité de changer la voie d'accès aux cultures autres. On parle ici d'artification où les objets deviennent des pièces de pure délectation. Ce qui fait dire à Henri-Pierre Jeudy : « Serait-ce la fin d'une certaine conception de l'ethnologie ? [...] Dans ce sens, le musée entérine la mort d'une certaine ethnologie dont le destin fut lié à l'histoire des colonies. Consacrant ce changement radical et irréversible, le Musée du quai Branly devrait devenir le plus beau sanctuaire de l'ethnologie. Ce sera la première fois, dans l'histoire des sciences, qu'un temple somptueux sera érigé à la mémoire vivante d'une grande aventure de la connaissance humaine² ».

1. Expression utilisée par Camille Mazé dans sa thèse de doctorat intitulée « Mettre l'Europe au Musée : une affaire d'État ? Ethnographie et sociohistoire du chantier des "Musées de l'Europe" (1980-2010) ». Thèse de sciences sociales. ÉHESS-ENS 2010.

2. *Libération*, 20 juin 2006, cité par Christelle Ventura dans son article, « Les "polyphonies" du Musée du Quai Branly ou l'art d'acclimater les discours », p. 95.

En ce qui regarde les musées qui traitent de la réalité ethnographique endogène de la France, il s'agit d'une toute autre situation même si le déclin remarqué est le même. À preuve, les musées d'agriculture qui valorisaient un patrimoine lié à la ruralité vue comme une activité ancestrale qui « identifie les territoires de l'État³ » et que « le monde rural représente un pilier fondamental de l'identité nationale⁴ » n'ont déjà plus la cote. Mais il y a une urgence à étudier ce type d'activités aussi important, surtout que l'agriculture se transforme rapidement et en profondeur au cours du xx^e siècle. « Les musées agricoles portent alors un nouveau discours sur l'agriculture, celui des écomusées et de la prise en compte du système écologique et ethnologique dans lequel l'agriculture s'insère⁵ ».

Par contre, leur chute traduit certainement un déplacement de l'intérêt public pour le domaine de la ruralité en général et un désengagement des sciences qui s'en occupaient. Par contre, « nul autre que le Musée national des Arts et Traditions populaires n'incarne mieux le changement majeur qui concerne les musées d'ethnologie en France depuis la fin du siècle dernier⁶ », nous rappelle d'entrée de jeu Martine Segalen. Ce « Louvre du peuple » s'est en effet rapidement transformé en une maison des cultures en déshérence alors que le « génie français » semblait mieux s'exprimer dans les réalisations de grande envergure que celles du « petit peuple » qui se dépatouille tant bien que mal. Une inadéquation entre la « grandeur » des misères populaires et son hagiographie a fait de ce musée emblématique un échec cuisant alors que ni le public, ni le pouvoir politique n'y reconnaissait une quelconque valeur, sauf du souvenir nostalgique d'une époque maintenant révolue. Dans le contexte québécois, le Musée François-Pilote traduit assez bien cette déchéance et laisse présager de la déroute qui le guette depuis plusieurs années.

Le biais de valorisation des collections par l'esthétique semble offrir une voie d'exploitation pour certains musées (Musée du quai Branly en tête) agissant peut-être comme le dernier rempart avant l'effondrement final ou, encore, s'agit-il d'une simple monnaie d'échange pour faire face à la montée fulgurante du tourisme culturel ? L'avenir le dira. On accuse les musées d'ethnologie d'être atteints de fixisme, incapables d'exprimer les cultures d'aujourd'hui, soit par incompetence scientifique ou par le fait d'une société trop mouvante alors que l'objet d'étude devient, dans ces circonstances, impossible à cerner. Encore là, l'avenir le dira. Chose certaine, le musée est en crise et ce, malgré ses succès bien affichés. Quant à d'autres musées d'ethnologie, certains (le MUCEM en tête, ouvert à Marseille en juin 2013)

3. Richard Dupuis, « De l'agriculture dans les musées aux musées d'agriculture de 1920 à 1980 », p. 129.

4. *Ibid.*, p. 133.

5. *Ibid.*, p. 145.

6. Martine Segalen, « L'Impossible Musée des cultures de la France », p. 155.

tentent, tant bien que mal, d'échapper au piège du musée identitaire fermé sur lui-même et reluque plutôt du côté de la comparaison, sinon de l'échange, à l'ère notamment de la mondialisation. La question de fond qui se pose ici est de savoir comment le musée d'ethnologie peut échapper au prisme du local face au global de plus en plus prégnant. « [...] le musée est le lieu où sont mises en scène diverses formes d'appropriation et de représentation de l'espace⁷ ». Le territoire a en effet longtemps occupé une place importante dans l'espace narratif du musée d'ethnologie, alors qu'aujourd'hui on se délocalise, on se dématérialise même. Que faire du musée d'ethnologie sinon de le relancer sur des problématiques sociales, mais avec cette fois les outils qui conviennent et les compétences qui viennent avec. Sinon, dans le contexte d'une économie marchande où le tourisme occupe une place de choix, comment ne pas penser à une réorientation du musée ou carrément à une réaffectation (reconversion) des équipements patrimoniaux vers un produit d'appel qui prendra appui sur les aspects emblématiques d'un site et qui viendront fonder le développement territorial. Ces stratégies relèvent la plupart du temps d'une pure logique financière qui, aujourd'hui, fait foi de tout.

Depuis les débuts du musée d'ethnologie en Occident (Europe et Amérique du Nord vers 1870)⁸, nous avons collecté, étudié, classé, ordonné et mis en exposition des artefacts qui s'inscrivaient dans un processus plus large de mise en récit disciplinaire appartenant en propre à un régime discursif. Aujourd'hui, qu'en est-il au juste ? C'est la question de fond que pose cet ouvrage. À l'heure actuelle, qui s'intéresse à collectionner, sauf quelques rares collectionneurs qui obéissent davantage au goût à la mode du *vintage* ou rétro qu'aux principes d'une collecte liée à l'étude ? Est-ce qu'il se trouve aujourd'hui un grand chantier ethnographique dans le monde ? Poser la question, c'est en quelque sorte y répondre. Car, tous savent que l'ethnologie, cette science des pratiques sociales ordinaires (J. Cuisenier), ne construit plus de discours, sauf peut-être sur elle-même et que, dans cette perspective, les objets ont finalement peu à apporter, sinon rien. Qu'annonce au juste ce virage épistémologique de la discipline : la fin du musée d'ethnologie comme lieu de légitimation scientifique ou carrément la fin de l'ethnologie en elle-même, celle qui est venue constituer le musée jusqu'à maintenant ? Ce retour sur elle-même exprime certainement un besoin de reprendre ses repères dans un contexte de grand bouleversement.

7. Anne Hertog, « Les Musées d'ethnologie au défi des recompositions territoriales, le cas des musées consacrés à la ruralité en Picardie », p. 241.

8. Daniel Fabre et Jean-Marie Privat, *Savoirs romantiques, une naissance de l'ethnologie*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2011, 354 p.

Le déclin n'est pas nécessairement la fin, mais la fin d'une chose est souvent précédée de son déclin. Nous aurions souhaité mieux comprendre cette chute : aller au-delà du simple constat campé dans l'immédiateté et, par là, pouvoir anticiper quelque peu et esquisser au loin ce qui guette l'avenir de ce musée. Une mort certes, mais suivie peut-être d'une résurrection ou tout simplement d'un déplacement, sinon d'une mutation annonçant une reconfiguration du modèle muséal. Du musée des « faits de culture » va-t-il passer sans crier gare à un musée des « faits de société » ? On est bien passé du Musée d'ethnographie du Trocadéro au Musée de l'Homme en 1937 et au Musée du quai Branly en 2006, et que penser au juste de ces transformations cycliques ? On parle de plus en plus de l'ethnologie de la performativité ou, mieux, de l'ethnographie performative en tant que nouveau paradigme disciplinaire qui, nécessairement, vient bouleverser le champ sémantique comme celui des pratiques de l'ethnologie du présent. C'est Daniel Fabre qui, dès la fin des années 1980, signale avec justesse ce point d'ordre : « Toute l'ethnographie antérieure, centrée sur l'objet et l'œuvre, devrait laisser place à une ethnographie de la performance, moment crucial de mise en acte des choses.⁹ » Faut-il décrypter dans cet avertissement l'avènement d'une nouvelle figure muséale – pour parler comme les politologues – d'un lieu davantage centré sur l'acte, le geste et la parole plutôt que sur la trace ? C'est sur ces questions que nous aurions souhaité que l'ouvrage tente une conclusion qui ouvre sur des perspectives.

Ceci dit, le numéro 24 de la collection « Orientations et méthodes » fait encore une fois la preuve de sa nécessité. Son contenu nous est évidemment indispensable alors que la qualité de sa facture nous le rend très agréable à fréquenter tant l'édition est soignée et sa présentation des plus esthétiquement achevée. Bravo encore une fois au Comité des travaux historiques et scientifiques qui s'impose de plus en plus comme un éditeur sérieux visant une qualité supérieure absolue¹⁰.

9. « L'Ethnologie et ses sources » dans G. Althabe, D. Fabre et G. Lenclud (dir.), *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1992, p. 43.

10. Ce volume n'est malheureusement pas exempt d'inévitables coquilles, mais sa facture, sa mise en page et son papier sont d'une qualité qui devient rare sur le marché du livre.